

Études littéraires africaines

TONDA (Joseph), *Afrodystopie : la vie dans le rêve d'Autrui*.
Paris : Karthala, coll. Les Afriques, 2021, 268 p. –
ISBN 978-2-811-12858-6

Sylvère Mbondobari



Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091453ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091453ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mbondobari, S. (2022). Compte rendu de [TONDA (Joseph), *Afrodystopie : la vie dans le rêve d'Autrui*. Paris : Karthala, coll. Les Afriques, 2021, 268 p. – ISBN 978-2-811-12858-6]. *Études littéraires africaines*, (53), 227–229.
<https://doi.org/10.7202/1091453ar>

TONDA (Joseph), *Afrodystopie : la vie dans le rêve d'Autrui*. Paris : Karthala, coll. Les Afriques, 2021, 268 p. – ISBN 978-2-811-12858-6.

Traiter de l'Afrodystopie, sujet complexe et à contre-courant du *mainstream*, est un pari dont Joseph Tonda mesure l'audace. À certains égards, son essai peut paraître anachronique tant il tranche avec les efforts contemporains de la pensée africaine et africaniste en vue d'imaginer un monde meilleur à partir de l'Afrique (Sarr, Mbembe, etc.). Dans *Afrodystopie*, Tonda reste dans la logique de *De la postcolonie* (Mbembe) et des études d'inspiration fanonienne, proposant une étude de « l'économie de la mort » et une analyse des imaginaires du pouvoir ainsi que de leurs concrétisations sociales, culturelles, sociales et politiques en Afrique centrale (Gabon, Congo, RD Congo). À la suite du *Souverain moderne* (2005) et de *L'Impérialisme postcolonial* (2015), *Afrodystopie* offre une sorte d'anthropologie des systèmes et des imaginaires, où l'auteur reprend en grande partie les thèmes (la valeur, l'argent, la mort, le sexe, la violence politique et symbolique, etc.) et les positions développés dans ses précédents ouvrages en même temps qu'il ouvre de nouvelles perspectives en convoquant Marx, Freud et Evans-Pritchard.

Dans son propos liminaire, J. Tonda rappelle l'ensemble des concepts qui constituent le socle de sa démonstration : rêve (colonial, impérialiste, néocolonial), violence des imaginaires, inconscient collectif, images vivantes, jouissance épuisante, etc. L'exemple paradigmatique du rêve afrodystopique, cité dans l'introduction, est celui du rêve du président Léon Mba, affirmant que « tout Gabonais a deux patries, le Gabon et la France. Ce n'est pas là une fleur rhétorique, mais une vérité vivante, une vérité quotidienne... » (p. 13), une vérité plus que jamais « en mouvement » aujourd'hui, selon J. Tonda. Pour démontrer la permanence du rêve afrodystopique, l'auteur s'intéresse dans un premier temps au règne de l'Argent, au culte de la mort et à la place de la Nature dans l'imaginaire sociopolitique (chap. 1, 4, 5). La partie la plus solide constitue le second moment de la critique, où le sociologue propose une étude détaillée de l'État postcolonial à travers le prisme du « rêve d'autrui » (chap. 7, 8, 9). Les derniers chapitres de l'ouvrage reviennent enfin sur deux phénomènes qui structurent l'ensemble de la démonstration, à savoir la jouissance à mort et le pouvoir de l'argent (chap. 10, 11). Ajoutons que plusieurs pages sont aussi consacrées à la folie et à « l'imaginaire de l'économie libidinale » (p. 98-103). Les onze chapitres qui composent cet essai d'une extrême densité (qui n'évite pas quelques lourdeurs) sont le reflet d'une pensée en permanente évolution et de diverses prises de position de l'auteur, qui certes ne change pas, sur certains points du moins, son interprétation du pouvoir en Afrique centrale, entre sexe, argent et sorcellerie, ni sa représentation des phénomènes religieux, mais qui n'en présente pas moins ici un certain nombre de variations et d'approfondissements intéressants.

Cette réflexion sur l'Afrique centrale contemporaine se présente ainsi comme un dépassement des grands courants de la pensée africaine tels que la Négritude, le panafricanisme et le postcolonialisme. Discours trop intellectualistes, loin des préoccupations sociales et des questions existentielles des Africains, ces courants de pensée auraient péché, selon l'auteur, par une mauvaise appréciation des « mouvements de l'impérialisme, du néocolonialisme, du capitalisme, de la dénomination et de l'exploitation méconnus d'Autrui » (p. 43).

En revanche, l'enquête menée par J. Tonda sur le désir, le rêve et le corps à partir de l'oralité urbaine et de la chanson congolaise (Youlou Mabiala, Tabu Ley, Simaro Lutumba, etc.) se veut, quant à elle, en prise directe avec la réalité du terrain, avec le vécu et l'imaginaire des populations. L'auteur s'attache ainsi à comprendre « le rêve des abstractions, [le] rêve des fétiches, rêves des matérialités, [...] [le] rêve de la monstruosité » (p. 43). Ce faisant, il met en évidence les dehors et les dedans pittoresques de ces sociétés paralysées par le « rêve d'autrui », pénétrées par l'imaginaire social de l'Argent. Ce que l'auteur propose, c'est donc en définitive un examen détaillé de la « régulation de la vie humaine par l'Argent, la Mort, le Corps-sexe, l'État [...] » (p. 244).

Dans une écriture empreinte de fraîcheur et de spontanéité, J. Tonda met en avant non seulement un certain sens du témoignage, mais aussi sa position mixte, entre la culture universitaire dont il est imprégné et l'observation participative, ainsi que l'importance d'une conceptualisation de la culture urbaine et du quotidien. De ce point de vue, sa conclusion vient bousculer de nombreuses certitudes : « Ce n'est donc pas l'utopie qui libérera les sociétés africaines vivant dans le rêve d'Autrui compris comme rêve de la Mort et de l'Argent » (p. 87). Hanté par le « rêve d'Autrui », le Sujet postcolonial ne peut être véritablement compris aujourd'hui que dans sa confrontation quasi permanente avec le « désir-maître de l'Argent » (p. 86), cette « chose » qui « a le pouvoir de transformer la réalité » (p. 83). L'Afrique postcoloniale, celle de la « ville-ambiance », de la « ville-mouvement », de la « ville-bonheur » et de « la jouissance illimitée » (p. 231), semble vivre par procuration les rêves du néolibéralisme, du néocolonialisme, de la mondialisation, etc. Cette Afrique-là, J. Tonda l'oppose à celle de Lumumba, de Sékou Touré, de Um Nyobé ou de N'Krumah, marquée par une réelle prise de conscience de son devenir. On peut regretter que l'auteur n'ait pas accordé plus de place à ces personnalités et aux idées qu'elles représentent (p. 38).

L'intérêt de cet ouvrage riche et extrêmement stimulant tient à l'importance de sa documentation, à la diversité des sources et à l'approche méthodologique. Le thème générique, celui de la dystopie, est d'autant plus intéressant qu'il permet d'aborder les questions de la vie et de la mort de divers points de vue (écologie, sexualité, argent, etc.), en donnant voix à une sorte d'inquiétude obscure, entretenue par les angoisses et les triom-

phes de la mondialisation, la cristallisation de l'orgueil du capitalisme et les tourments de sociétés africaines devenues étrangères à elles-mêmes.

Sylvère MBONDOBARI

ZABUS (Chantal), *Le Palimpseste africain : indigénisation de la langue dans le roman ouest-africain europhone*. Paris : Karthala, coll. *Lettres du Sud*, 2018, 322 p. – ISBN 978-2-8111-2500-4.

L'ouvrage de Chantal Zabus met à la disposition du lectorat francophone, d'après la deuxième édition élargie parue en 2007 sous le titre *The African Palimpsest*, un travail initialement publié en langue anglaise en 1991. On en doit la traduction française à une équipe composée de Mathilde Labbé et Raphaëlle Théry, en collaboration avec Henry Tourneux et l'autrice elle-même. Celle-ci dédie le livre respectivement « au wallon de Belgique / qui est la langue de [s]a mère / mais pas [s]a langue maternelle », « à la mémoire de Ken Saro-Wiwa » et « en hommage posthume à Alain Ricard ». Dans la préface puis l'introduction données à cette édition française, elle revendique, pour son « étude philologique » (p. 7), une perspective « résolument » postcoloniale, rendant compte des rapports de domination entre les langues, s'intéressant aux modalités de la présence « en filigrane » (p. 7) d'une langue africaine ou d'un idiolecte local dans les écritures ouest-africaines en anglais ou en français, des années 1960 aux premières années du XXI^e siècle, « dans un contexte plus général de disparition et de linguicide » (*ibid.*). L'autrice prend également acte des évolutions sociolinguistiques advenues au cours des près de trois décennies écoulées depuis la première parution de l'ouvrage : installation dans le statut de langues premières « en perpétuelle émergence » (p. 8), auprès de populations urbaines, de langues créolisées plus ou moins codifiées ; rôle joué par les nouvelles technologies dans la promotion d'une « globalectique » utopique où « toutes les littératures seraient égales sur le terrain de la production culturelle » (p. 11) ; appropriation par de larges couches de populations d'une langue européenne désormais proche de la « neutralisation » (p. 12), du moins pour l'anglais, ce qui pourrait conduire les formes africaines minorées à un « exhibitionnisme linguistique » (*ibid.*), tandis que le français, lui, est « en déclin dans le monde entier » (p. 15). Nonobstant ces notables évolutions, elle revendique encore pour l'ouvrage une fonction de « capture d'écran du roman africain d'expression française et anglaise après les indépendances des États-nations africains » (p. 13), l'ethnotextualité déployée assumant une fonction réparatrice au sein d'un « palimpseste rédempteur » où subsistent les traces mémorielles de « pillages linguistiques » (*ibid.*). L'autrice se perçoit ainsi comme la pratiquante d'une « critique hybride » (p. 22), s'exerçant dans l'interstice entre déchiffrement du « palimpseste européen » et étude de stratégies linguistiques vouées à « nommer et dire l'indicible » (p. 23).